

AIMER
son prochain ?

MISSION POSSIBLE !

PRÊCHER SUR L'AMOUR DU PROCHAIN PAUVRE ET LE METTRE EN PRATIQUE

Jean-Philippe Bru est professeur de théologie pratique à la Faculté Jean Calvin à Aix-en-Provence.

PRÉDICATION ET AMOUR DU PROCHAIN PAUVRE

Quelle place faudrait-il donner à la question de l'amour du prochain pauvre dans la prédication de nos Églises ?

Pour répondre à cette question, il faut envisager deux cas :

- Si un pasteur a un intérêt particulier pour ce sujet, il est susceptible de l'aborder trop souvent au risque de fatiguer son auditoire et de créer un déséquilibre dans ses enseignements.
- Si par contre, c'est un sujet qui ne l'intéresse pas, parce qu'il se concentre sur l'évangélisation et qu'il pense que les chrétiens évangéliques ne devraient pas se préoccuper du travail social, il risque de ne jamais l'aborder alors qu'il revient très régulièrement dans les Écritures.

J'encouragerais la démarche consistant à faire des séries de prédications suivies à partir de livres bibliques plutôt que de choisir son thème ou son texte sans suite d'un dimanche à l'autre. De cette manière nous laissons l'Écriture elle-même nous conduire le moment venu à traiter de l'amour du prochain pauvre.

En faisant ainsi, nous ne présumons pas des besoins de notre auditoire, mais nous laissons Dieu choisir pour nous et nous guider dans certains textes où nous ne serions pas allés naturellement parce qu'il sait qu'il s'y trouve une réponse pour des besoins de notre assemblée que nous ignorons nous-mêmes. Cela permet aussi d'éviter de manipuler un texte pour atteindre un objectif prédéfini que nous aurions à l'esprit ou de faire soupçonner à notre auditoire que nous aurions choisi un texte pour viser une faute précise au sein de l'Église.

Bien sûr, on peut aussi saisir des occasions spéciales comme la journée du SEL pour aborder ce sujet !

Pourriez-vous donner des conseils concernant le contenu d'une prédication sur l'amour du prochain pauvre ?

Le prédicateur va exposer la volonté de Dieu, sa loi. Il sera très important de donner des exemples concrets, de trouver des illustrations actuelles des principes énoncés sinon les gens ne verront pas ce qu'ils peuvent faire de ce qu'ils auront entendu. Et en même temps, il faut veiller à préserver la liberté de chacun de prendre ses propres décisions sur les questions qui relèvent de sa conscience personnelle. Par exemple ce n'est pas au prédicateur de dire à ses auditeurs s'ils peuvent ou non acheter tel ou tel produit fabriqué dans un pays pauvre dans des conditions caractérisées par des injustices.

Lorsque nous avons présenté la loi de Dieu concernant l'amour du prochain pauvre, il est possible qu'elle révèle ma faiblesse dans ce domaine et que je commence à me sentir coupable ou que j'essaie d'obéir sur la base de mauvaises motivations comme : « Le pasteur a dit qu'il fallait que j'aide les pauvres donc je vais le faire... » – alors même que mon cœur n'y est pas. Or plusieurs passages bibliques disent que lorsque je donne, je ne dois pas le faire avec tristesse mais avec joie.

Quand il propose une application concrète, le prédicateur doit donc aussi présenter ce que serait une bonne motivation pour entrer dans la démarche qu'il indique. Celle-ci sera toujours en lien avec l'œuvre que le Christ a accomplie. Lorsqu'on aborde la question des rapports entre riches et pauvres, la pensée à laquelle on peut se référer sans avoir peur de se tromper, c'est l'exemple du Christ lui-même qui s'est fait pauvre de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté nous soyons enrichis (Cf. **2 Corinthiens 8.9**). Le Christ a renoncé à sa gloire céleste, il s'est fait pauvre, il est devenu semblable à nous et notre serviteur afin de nous enrichir et de nous revêtir de toutes sortes de bénédictions. De la même manière, nous sommes appelés à renoncer à certaines de nos richesses afin d'enrichir les autres. Nous entrons dans une démarche d'imitation de Jésus-Christ.

Mais une fois que l'on a donné cette bonne motivation, on n'est pas encore allé assez loin ! En effet, même ainsi, du fait que nous sommes encore pécheurs, notre conduite sera toujours marquée par des manquements. Nous aurons toujours le sentiment que nous n'aimons pas assez ou pas assez bien. Et c'est une réalité ! J'ai beau imiter l'exemple du Christ, je ne suis pas aussi parfait que lui. Je ne peux pas prétendre faire les choses aussi bien, aussi profondément et aussi purement que le Christ les a accomplies. Je dois toujours prendre le temps de développer dans ma prédication le fait que le Christ, par sa mort sur la croix, efface toutes les impuretés qui pourraient encore se trouver dans ma démarche. Je ne dois pas m'abstenir d'aider le pauvre à cause de telles imperfections, mais je dois le faire en remettant ma démarche entre les mains de Dieu et en lui demandant de la purifier. Là on est vraiment dans la pensée des Réformateurs.

Pourriez-vous résumer l'approche des Réformateurs sur la question de l'amour du prochain ?

Pour eux, il s'agit d'un devoir fondamental lié à notre création à l'image de Dieu. C'est la raison pour laquelle je dois lui faire du bien, comme Dieu me fait du bien. Nous avons été créés pour nous servir les uns les autres. Cela fait partie de notre mandat en tant que créatures de Dieu.

La chute va bousculer l'ordre naturel en nous rendant égocentriques. Nous avons maintenant tendance à servir nos propres besoins et intérêts avant ceux des autres. D'où la formulation du commandement : tu aimeras ton prochain **comme toi-même**. Il ne nous est pas demandé de nous aimer nous-mêmes, comme si l'amour de soi n'était pas évident, mais comme nous nous aimons déjà, en fait, nous-mêmes.

Les Réformateurs insistent beaucoup sur la rédemption comme étant la seule façon de retrouver cet ordre naturel des choses dans lequel nous redevenons capables d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. À la lumière de ce que le Christ a accompli et par la vie nouvelle qu'il nous donne, nous pouvons de nouveau être sensibles aux besoins de notre prochain et prêts à y répondre. La nouvelle alliance ajoute au commandement de l'amour du prochain, le « comme je vous ai aimés » (cf. **Jean 13.34**). Comme le Christ a renoncé à son confort céleste pour venir répondre à nos besoins les plus fondamentaux, nous sommes censés renoncer à nos droits et à nos intérêts personnels. Comme le Christ s'est donné de façon sacrificielle, nous ne devons pas seulement donner de notre superflu. Parfois nous pouvons être appelés à prendre de notre nécessaire pour pourvoir aux besoins de notre prochain.

LE SENS DU COMMANDEMENT DE L'AMOUR DU PROCHAIN

Essayons de creuser le sens du commandement de l'amour du prochain. Qui est mon prochain ? Est-ce que la Bible donne une place spéciale à certaines catégories de personnes lorsqu'elle utilise le mot « prochain » ?

Pour répondre à cette question, il faut regarder les textes dans leur contexte pour voir de quoi ils parlent, puis éventuellement chercher d'autres textes pour élargir le débat. Reconnaissons que dans le passage de **Lévitique 19** qui introduit le commandement de l'amour du prochain le mot désigne clairement le partenaire d'alliance : dans le même verset, il est question des « fils de ton peuple ». La loi parle du devoir d'amour envers le compatriote israélite (cf. **versets 16-18**). Mais un peu plus loin dans le même chapitre (**versets 33-34**), il est aussi question du résident temporaire étranger qu'il faut aussi aimer comme soi-même. Il s'agit de celui qui vient vivre et travailler au milieu du peuple d'Israël et qui, de ce fait, est également mon prochain au sens géographique.

La loi de Moïse donne des commandements très concrets, immédiatement applicables. Elle m'amène à me demander qui je peux aider concrètement, surtout dans un contexte où les moyens de transport étaient beaucoup moins développés. La réponse inclut mon voisin, le membre de ma famille ou le travailleur immigré. Ce dernier est devenu mon prochain d'un point de vue géographique et je suis appelé à lui venir en aide s'il est dans le besoin.

Dans les lois du Lévitique, le thème de l'amour du prochain n'est pas appliqué à l'étranger dans un sens plus large, c'est-à-dire à celui qui vit au loin dans un autre pays. Si l'on se pose la question des responsabilités du peuple de l'alliance à l'époque vis-à-vis de ces étrangers, il faut chercher dans d'autres textes. On peut par exemple se référer à l'alliance abrahamique qui déjà annonce qu'elle va un jour bénéficier à toutes les familles de la terre (**Genèse 12.3**). Dans son projet rédempteur, Dieu a déjà à l'esprit les autres nations. L'amour du prochain ne se limite donc pas au compatriote israélite. Israël est appelé à devenir une lumière pour les nations – déjà à l'époque de l'Ancien Testament, mais peut-être plus concrètement lorsque le royaume de Dieu sera élargi à toutes les nations de la terre après la mort de Jésus-Christ. Cela suppose que l'on a de la compassion pour les nations et que l'on cherche des moyens concrets de leur apporter cette lumière en termes d'annonce de l'Évangile mais aussi d'aide à ceux qui sont dans le besoin.

Et dans le Nouveau Testament ?

Dans le Nouveau Testament, la plupart des références au commandement de l'amour du prochain se situent dans le contexte de la communauté ecclésiale, par exemple en **Galates 5.14**. C'est là que doit se vivre premièrement et principalement l'amour du prochain, notamment avec le nouveau commandement (« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » – **Jean 13.34-35**) qui s'adresse aux chrétiens en tant que disciples appelés à s'aimer les uns les autres. Mais il ne faut pas en conclure que l'amour du prochain devrait être limité au cadre de l'Église locale. On peut déjà l'élargir aux relations entre les Églises : il y a une obligation de s'intéresser à l'Église dans un sens universel. On trouve également des références au fait de faire du bien en dehors de l'Église (**1 Thessaloniens 5.15 et Galates 6.10**). Le chrétien doit manifester à l'égard de tous la compassion dont il a lui-même été bénéficiaire en Jésus-Christ. L'annonce de l'Évangile nous ouvre aux non-chrétiens et l'on peut difficilement l'imaginer de façon détachée d'une action matérielle.

Dans la période de pandémie actuelle, il est intéressant de se référer aux premiers siècles de l'histoire de l'Église qui ont connus des périodes d'épidémies où les chrétiens se sont illustrés par leur capacité à venir en aide aux malades, chrétiens ou non, malgré les dangers qu'ils encouraient. Le fait qu'ils soient sortis de leur cercle restreint pour venir en aide de façon sacrificielle à des malades non-chrétiens est l'une des raisons qui ont contribué à la croissance de l'Église dans les premiers siècles.

LE DÉFI D'AIMER EN PRATIQUE

Vous citez quelque part un passage du Réformateur Bucer qui a écrit dans son traité de l'amour du prochain : « Que le Père de toute grâce veuille accorder par notre Seigneur Jésus-Christ que nous ne nous contentions pas de parler de ces choses. Car le royaume de Dieu consiste en puissance, et non en discours. » Y a-t-il un piège qui consisterait à se contenter de parler de l'amour du prochain ou de prêcher sur le sujet sans le vivre ?

D'une manière générale, c'est toujours une tentation pour les chrétiens de poser les principes, d'être au clair sur ce que Dieu attend de nous, mais lorsque nous sommes confrontés à des situations concrètes, où il faut aider le prochain, c'est là que nous sommes vraiment testés, mis à l'épreuve. Sommes-nous réellement capables d'être cohérents avec nos convictions ? Le domaine de l'aide à apporter aux gens dans le besoin touche des réalités très terre à terre : nos finances, notre temps, notre attention, etc. Nous sommes alors mis en face de nos responsabilités en tant que chrétiens. Or il faut bien le reconnaître, nous sommes souvent pris au dépourvu. Il n'est pas toujours évident de mettre en pratique ce que l'on sait être la volonté de Dieu.

Le problème n'est donc pas de connaître la volonté de Dieu, mais de la mettre en pratique.

Je ne connais pas beaucoup de chrétiens qui seraient prêts à dire que nous ne sommes pas censés aider les gens dans le besoin. Mais le cœur de l'homme est trompeur, nous le savons. C'est lorsque nous sommes confrontés à des situations concrètes que nous sommes capables d'élaborer toutes sortes de stratégies pour esquiver et ne pas accomplir ce que nous savons que Dieu nous demande. Nous arrivons parfois à nous convaincre nous-mêmes par de faux raisonnements. C'est pour cela qu'il faut constamment rappeler l'enseignement de la Parole de Dieu et anticiper les excuses que l'on pourrait se donner pour ne pas faire ce que Dieu attend de nous dans ce domaine.

En l'occurrence, quelles sont les stratégies que l'on adopterait pour éviter d'aimer son prochain en actes ?

J'ai relu récemment un fameux sermon de Jonathan Edwards (1703-1758) qui développe 11 objections que l'on pourrait formuler contre ce qu'il appelle « le devoir de charité », c'est-à-dire le devoir d'amour du prochain et du prochain pauvre en particulier. Parmi ces objections, on trouve : Je suis pécheur, donc si je commence à aider mon prochain, je risque de le faire avec un cœur qui n'est pas véritablement droit. Il vaut mieux que je m'abstienne, sinon ce sera une occasion d'agir de la mauvaise manière. Ou encore : Si j'aide mon prochain pauvre, je risque d'en tirer vanité, de chercher à montrer que je suis un bon chrétien qui aide les démunis. Pour éviter de m'enorgueillir, je vais m'abstenir.

Bien sûr, la réponse à cette objection, c'est qu'on pourrait en dire autant de tous les devoirs chrétiens : de la prière, du fait d'aller au culte, de la lecture de la Bible. Tout cela est susceptible de générer en nous de la vanité ou de ne pas être accompli avec les bonnes motivations. Faut-il pour autant s'abstenir de le faire ? Non, mais nous allons demander à Dieu de purifier notre cœur en permanence pour accomplir sa volonté avec un cœur renouvelé.

Une autre objection que je trouve intéressante et d'actualité est celle qui consiste à dire que le soutien des pauvres relève de la responsabilité de l'État. Jonathan Edwards qui s'exprime au 18^e siècle, alors que les structures gouvernementales étaient beaucoup moins développées, avait déjà repéré cet argument. On prétend alors qu'au premier siècle les chrétiens avaient besoin d'aider les pauvres parce que les structures en cause n'existaient pas, mais que maintenant qu'il y en a nous ne serions plus tenus en tant que chrétiens ou en tant qu'Églises d'intervenir dans ce domaine. La réponse de Jonathan Edwards est que les deux ne sont pas incompatibles ! Il est bon qu'il existe des services sociaux publics, mais Dieu va nous donner bien d'autres occasions de répondre aux besoins de ceux qu'il met sur notre route et souvent ce seront des besoins auxquels l'État ne répondra pas.

Dernier exemple d'objection : j'ai tout juste assez pour répondre à mes propres besoins ou à ceux de ma famille, ce n'est donc pas à moi d'intervenir pour répondre aux besoins des autres. En réalité, le fait d'aider notre prochain fait jouer notre confiance en Dieu. S'il nous met à cœur d'aider quelqu'un, faisons-lui confiance pour prendre soin de nous même si nous avons l'impression d'être un peu serré par rapport à nos propres besoins.

Tant que je me comporte de façon autonome, en supposant que c'est à moi de pourvoir tout seul à mes propres besoins, je serai hésitant à donner même si je suis très riche. J'aurai toujours l'impression de ne pas avoir assez pour moi. Mais si j'accepte ma dépendance de la providence divine, si je suis conscient du fait que tout ce que j'ai me vient de la main de Dieu, même lorsqu'humainement je pourrais avoir l'impression que je n'ai pas assez pour moi-même, je vais avoir cette capacité de me séparer d'une partie de mes biens parce que je sais qu'ultimement c'est Dieu qui va pourvoir à mes besoins. C'est ce qui explique que souvent les gens les plus pauvres sont aussi les plus généreux. Ce n'est pas une question de moyens mais plutôt d'attitude et de dépendance à l'égard de Dieu.

Si nous pouvons être appelés à donner non seulement de notre superflu, mais aussi de notre nécessaire, est-ce que cela veut dire qu'il y a un problème avec le fait de posséder plus que le nécessaire ?

Il y a deux extrêmes à éviter. Premier extrême : ne pas oser profiter soi-même des biens que Dieu nous donne sous prétexte que d'autres en ont davantage besoin que nous et cultiver une forme de pauvreté personnelle afin d'être généreux pour les autres. Dieu lui-même se réjouit de nous voir profiter des biens qu'il nous accorde. Mais peu d'Occidentaux sont susceptibles de tomber dans ce piège !

Aujourd'hui nous avons plutôt le problème inverse. Il est facile dans la société de consommation d'accumuler toutes sortes de choses dont nous n'avons pas réellement besoin. C'est quelque chose qui devrait nous mettre mal à l'aise en tant que chrétiens. Tout cet argent que j'ai utilisé pour accumuler des biens, est-ce que j'aurais pu en user autrement, le répartir de manière plus équitable, répondre à des besoins autour de moi ? Rappelons le principe biblique selon lequel il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir (**Actes 20.35**). On observe que le fait d'accumuler toujours plus ne nous rend pas forcément plus heureux. Quand, grâce à la vie nouvelle que le Christ nous donne, nous commençons à devenir sensibles aux besoins des autres et que pour répondre à leurs besoins nous allons nous priver d'acheter une énième paire de chaussure ou le dernier smartphone à la mode, nous ferons l'expérience d'une joie beaucoup plus grande que si nous avons cédé à la tentation de continuer à consommer toujours plus. Il nous faut trouver un équilibre dans ce domaine. En tant qu'Occidentaux, il nous faudrait revenir à un mode de vie beaucoup plus simple, de manière à pouvoir répartir les biens que Dieu nous accorde généreusement de manière plus équitable.

Aujourd'hui on parle beaucoup de formation de disciple : je pense qu'il ne faut pas oublier la discipline de la simplicité. C'est un grand classique dans l'histoire de la spiritualité et cela devrait faire partie des éléments que l'on enseigne au même titre que la prière et la méditation de la Parole. Il est important, peut-être plus particulièrement aujourd'hui, d'en parler clairement dans les Églises, les instituts bibliques et les facultés de théologie. Il faut que les croyants soient au courant que cela existe et qu'ils aient une idée de ce qu'on entend par « simplicité » ou par « adopter un mode de vie simple » !